DE L'INFLUENCE QU'EXERCE LE MORAL SUR LE PHYSIQUE DE L'HOMME,

ÉTUDIÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LA PATHOLOGIE ET LA THÉRAPEUTIQUE ET PRÉCÉDÉE D'UN APERÇU RAPIDE SUR LA NATURE DU MORAL.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 *juillet* **1837**, *pour obtenir le grade de Docteur en Médecine;*

Par PIERRE-FRANÇOIS THÉBERGE, d'Avranches (Manche),

Bachelier ès-lettres, Élève des hôpitaux civils et militaires de Paris, ancien Chirurgien élève des hôpitaux militaires d'Instruction de Metz et de Paris.

Philosophus sit, qui morbis animi mederi contendit.
(SAUVAGES, *Nos. Org.*)
Passio enim non medicinis, sed aliâ passione superatur.
(SANCTORINI, *Aph.* 12.)

PARIS.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce,
IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

1837.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	BÉRARD (aîné).
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	....
Hygiène	....
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER, Président.
Pathologie et thérapeutique générale	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU, Examinateur.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN, Examinateur.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. SANSON (aîné), Examinateur. ROUX. VELPEAU.
Clinique d'accouchements	DUBOIS (PAUL).

Agrégés en exercice.

MM. BÉRARD (AUGUSTE), Examinateur.	MM. JOBERT.
BOUCHARDAT.	LAUGIER.
BOYER (PHILIPPE).	LESUEUR.
BROUSSAIS (CASIMIR).	MÉNIÈRE.
BUSSY.	MICHON.
DALMAS, Examinateur.	MONOD.
DANYAU.	REQUIN.
DUBOIS (FRÉDÉRIC).	ROBERT.
GUÉRARD.	ROYER-COLLARD.
GUILLOT.	VIDAL.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MANES

DE LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Regrets éternels !!!

AU MEILLEUR DES PÈRES,

Faible hommage de la reconnaissance que je lui dois pour tout ce qu'il s'est imposé de sacrifices et de privations pour un fils qui se trouve heureux de pouvoir aujourd'hui lui donner ce témoignage de sa gratitude et de son attachement sincère.

A MON ONCLE.

Témoignage de respect, de reconnaissance et d'attachement.

P.-F. THÉBERGE.

DE

L'INFLUENCE QU'EXERCE LE MORAL

SUR

LE PHYSIQUE DE L'HOMME,

ÉTUDIÉE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA PATHOLOGIE ET LA THÉRAPEUTIQUE,

ET PRÉCÉDÉE

D'UN APERÇU RAPIDE SUR LA NATURE DU MORAL.

En choisissant pour sujet de cette dissertation inaugurale l'influence qu'exerce le moral sur le physique de l'homme, je ne me suis proposé d'autre but que celui de fixer un instant mon attention sur des faits qui se présentent à chaque pas dans la pratique de l'art de guérir, et de m'éclairer sur les modifications que doit subir la conduite du médecin dans ces diverses circonstances. Je saisirai avec plaisir l'occasion qui m'est offerte, par la nature même de cette question, de soulever sur le moral certaines discussions fort importantes, qui ont laissé jusqu'à présent dans mon esprit beaucoup de doutes à détruire et beaucoup d'indécisions à éclairer. J'aime à croire que mes juges ne refuseront pas un peu d'indulgence à mon inexpérience, et que de ce dernier acte probatoire résultera plutôt pour moi une leçon utile et profitable qu'une critique sévère et décourageante. Pour mettre de l'ordre dans ce travail, je me propose de jeter un coup d'œil rapide sur l'homme; de rappeler les principales idées émises sur la nature du moral et du physique, d'étudier les divers états de ce moral, et l'influence qu'ils exercent sur

la santé. Je ne me dissimule pas toute l'étendue que comporte cette matière, et l'importance qu'elle pourrait acquérir dans la bouche d'un homme qu'un longue expérience aurait éclairé. « Cent volumes, dit M. Richerand, ne suffiraient pas pour retracer les effets des passions sur le physique. » Je n'ai pas la prétention de traiter ce sujet avec toute l'érudition que pourrait réclamer son importance. Le temps que l'on consacre à l'étude de la médecine, à peine suffisant pour faire marcher de front toutes les parties de cette vaste science, et le peu d'expérience que l'on peut acquérir jusqu'alors, s'opposent à ce que je puisse hasarder quelque idée nouvelle; car, pour procéder avec prudence en médecine, il faut étayer chaque proposition sur des faits nombreux et sur des observations authentiques et consciencieuses.

L'homme est sans contredit l'être le plus parfait de la création, sous le double rapport du moral et du physique. Cette vérité est trop palpable pour que je me croie obligé de l'étayer sur de longs raisonnements. Si nous établissons un parallèle entre lui et tout ce qui l'environne, ne semble-t-il pas que la nature ait pris plaisir à le combler de ses dons, à répandre sur lui ses bienfaits avec une profusion sans bornes, et à élargir l'espace qui le sépare du reste de l'échelle animale? Cette prééminence est l'effet de la disposition savante de ses organes et de l'étendue de ses facultés morales et intellectuelles. Existe-t-il un être qui ait reçu une organisation aussi belle et surtout une intelligence aussi développée que les siennes? C'est à la réunion de ces deux avantages qu'il doit celui non moins grand de pouvoir les perfectionner l'un par l'autre. Sans leur mutuel concours, eût-il jamais pu pénétrer les secrets de la nature, et soumettre à ses besoins et à sa volonté tout ce qui l'entoure? Supposons un moment que ces apanages de son espèce lui aient été refusés, et bientôt nous le verrons descendre au niveau des animaux les plus inférieurs. Ce n'est pas là une supposition gratuite; elle ne se réalise que trop souvent chez ces infortunés que nous nommons crétins et idiots. Interrogez ces malheureuses victimes d'une organisation viciée ou incomplète; leur silence stupide ou leurs réponses banales viendront à l'appui de ce que j'a-

vance. Sont-ils poussés par quelque instinct, que du reste ils partagent avec les autres animaux, comme eux ils s'y abandonnent avec brutalité, parce que le flambeau du moral ne vient point leur prêter ses lumières. Ils n'ont ordinairement aucun sentiment moral, aucune idée religieuse; leurs facultés de rapport et de réflexion sont nulles ou presque nulles. Je n'ignore pas que l'homme le mieux constitué ferme souvent les yeux à la raison, suit aveuglément l'impulsion de ses penchants, et abuse de ses nobles facultés; mais ce fait malheureux ne doit être imputé qu'à une imperfection individuelle, puisqu'avec l'intelligence il a reçu la liberté d'action.

D'après ce qui précède, il est aisé de voir qu'il entre dans la nature de l'homme deux principes bien distincts : l'un matériel, c'est l'organisation. Elle fait le sujet de la science anatomique qui, grâce aux travaux des anatomistes modernes, est arrivée aujourd'hui à un tel degré de précision, qu'il n'est pas au centre de nos organes une partie, si déliée qu'elle soit, dont la forme, la structure, la composition et même les usages nous soient restés inconnus. L'anatomie figure aujourd'hui au rang des sciences exactes, et est une des plus avancées. L'autre principe essentiel à l'homme, d'une nature encore tout à fait inconnue, échappe à nos sens, et par conséquent à notre investigation; c'est ce que l'on nomme âme, esprit, moral, intellect, etc. Que l'on ne croie pas cependant que ces difficultés aient arrêté les efforts de ceux qui ont pris l'homme pour sujet de leurs méditations. De tout temps les philosophes et les psycologistes se sont efforcés de pénétrer le secret du moral; mais leurs travaux sont restés longtemps stériles, parce qu'ils ont négligé l'étude des sciences qui pouvaient seules les conduire à la découverte de la vérité. Ils voulaient approfondir l'homme moral, et n'avaient pas la moindre idée exacte de l'homme physique. Aussi, quelles absurdités n'ont pas été débitées sur ce sujet, tant que la philosophie s'est réservé, si je puis m'exprimer ainsi, le monopole de la psycologie! Quelques génies supérieurs ont donné, des faits observés, une explication plus ingénieuse que les autres, et ont fait faire un pas à leur science; mais que ces pas ont été courts, et que l'in-

tervalle qui les a séparés a été long ! Pendant près de vingt siècles, les hommes éclairés de toutes les nations connues n'ont juré que par les noms de Platon et d'Aristote; leurs ouvrages ont été regardés comme l'évangile de la philosophie; et ce n'eût pas été sans périls que l'on eût émis des opinions contraires aux leurs. Tout le monde connaît l'aventure tragique du fameux Galilée, et les tracasseries dont il fut la proie pour avoir osé attaquer les idées astronomiques généralement admises avant lui. Enfin, lorsque l'anatomie fit des progrès, et que la physiologie s'appuya sur elle, la psycologie se traîna à leur suite. Après avoir en vain cherché l'âme dans les diverses parties de l'économie, on reconnut que, si on devait la découvrir quelque part, ce devait être dans le cerveau. On la plaça alternativement dans toutes les parties de l'encéphale dont les découvertes se succédèrent. C'est ainsi qu'on a fait siéger le moi tantôt dans le corps calleux, tantôt dans la glande pinéale, tantôt dans le corps et la tige pituitaire, tantôt dans les ventricules cérébraux, etc. En un mot, à mesure qu'on a mieux connu l'organisation, les physiologistes ont cherché à localiser l'intellect, jusqu'à Gall et ses partisans, qui ont peut-être été trop loin, comme nous le verrons. Mais la philosophie, raisonnant toujours par abstractions plus ou moins vagues et incompréhensibles, s'en est toujours tenue aux premières idées, qu'elle a diversement modifiées. Je n'essayerai pas d'énumérer les mille théories tour à tour admises avec enthousiasme, tour à tour tombées dans l'oubli; je me contenterai de retracer très-brièvement les deux opinions qui de nos jours se partagent tous les esprits. Les uns voient dans l'homme deux êtres : l'un spirituel, c'est l'âme, l'esprit, le moral, l'intellect; l'autre matériel, c'est l'organisation; celui-là, placé dans le second, sent, pense, juge, ordonne; celui-ci, simple machine, se meut sous l'impulsion du premier; telle est au résumé la doctrine des spiritualistes. Les autres voient dans le cerveau l'organe producteur de l'intelligence : ils cherchent à déterminer les parties du centre nerveux assignées à la production de chacune des facultés qu'ils admettent comme éléments primitifs du moral. Pour atteindre ce but, ils ont conçu autrement

ces facultés primitives, et sont partis d'une base toute nouvelle pour les déterminer. J'avoue qu'à part toute idée qui tend à neutraliser l'intelligence, leur analyse du moral me paraît bien plus naturelle et plus physiologique que toutes celles qui ont précédé. Lorsqu'il s'agit d'entrer dans les détails de localisation, ils marchent peut-être encore sur un terrain bien périlleux; mais ils ont pris pour guide l'observation, et ce fil les conduira vers des sentiers mieux connus. Espérons qu'un jour nous verrons les théories céder à l'évidence, les opinions se concilier, et les esprits marcher de concert à la recherche de vérités nouvelles; car je ne crois pas impossible de fondre les opinions diverses en les modifiant l'une et l'autre. Ainsi, puisqu'il est si difficile de concevoir comment la matière seule pourrait produire l'intelligence, ne peut-on pas continuer à admettre un principe immatériel, un principe dont la nature échappe à nos sens, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, et suivre, dans l'analyse des facultés primitives de ce principe, la même marche que les phrénologistes dans la détermination de ce qu'ils nomment fonctions primitives du centre nerveux; c'est-à-dire d'en faire trois ordres : 1° instincts ou penchants ayant pour but la conservation et la propagation des espèces; 2° sentiments ou espèces d'instincts sociaux chargés de veiller à la vie de l'homme en société; 3° enfin, facultés intellectuelles qui constituent, à proprement parler, l'intelligence, ce sont les facultés de rapport et de comparaison. En suivant cette méthode, il est au moins aussi facile de se rendre compte des phénomènes moraux et intellectuels; et puisque, comme je me propose de le faire voir plus tard, il est impossible de ne pas admettre une coopération très-prononcée du centre nerveux dans la production des actes moraux, pourquoi répugnerait-il donc tant à la raison d'assigner à la production de chaque faculté primitive l'action spéciale d'une localité cérébrale, si surtout l'observation vient à l'appui de cette théorie, ce qui me paraît au moins très-vraisemblable, car il n'existe point d'observations bien authentiques contraires à celles fort nombreuses sur lesquelles

s'appuient les phrénologistes? On a bien avancé que les faits n'étaient point en rapport avec la théorie, mais ce n'est point par des propositions aussi gratuites que l'on renverse une doctrine appuyée sur des faits; les observations resteront toujours, et plaideront en faveur de la phrénologie, tant que de nouvelles observations recueillies avec soin, et dont l'exactitude ne pourra être révoquée en doute, ne viendront point détruire les premières, en prouvant leur inexactitude ou leur fausseté, ce qui n'a pas été fait jusqu'à présent, que je sache. D'ailleurs, l'analogie vient encore corroborer ces idées de localisation. L'action de l'encéphale dans la production de l'intelligence n'est pas sa seule fonction; il sent et transmet les volitions. Eh bien! de même que les sensations fournies par le toucher, la vue, l'ouïe, le goût, etc., ne sont pas perçues par la même partie du cerveau, de même aussi il est probable qu'à la même localité ne sera pas dévolue la comparaison de ces sensations si différentes par leur nature. Cette localisation admise, il faudra reconnaître que l'action de chaque partie de l'organe sera d'autant plus énergique qu'elle aura acquis un développement plus complet; car c'est là une des lois fondamentales de la physiologie.

Combien deviendrait facile, avec ces données, l'explication des différences si nombreuses qui existent entre les hommes! On n'est plus surpris alors de voir des individus, si remarquables par la prédominance de certaines facultés, être dépourvus de toutes les autres. Ainsi s'expliquent les imperfections souvent choquantes de certaines célébrités. L'organisation la plus parfaite serait, en thèse générale, celle d'un homme dont toutes les parties de l'encéphale ont acquis un développement égal et suffisant. On comprend aisément de quelle utilité pourraient être ces principes pour modifier l'éducation si mal dirigée des enfants. On ne tient, en général, aucun compte des aptitudes qu'apportent ces jeunes êtres. On sacrifie à l'étude, toujours imparfaite, d'une langue morte, qui ne sera pour eux d'aucune utilité, huit années de leur jeunesse, de cette période de la vie pendant laquelle les impressions se succèdent avec rapidité, et laissent dans leur esprit

des traces ineffaçables. De la sorte on paralyse une foule de génies qu'une éducation mieux étendue et plus en harmonie avec les dispositions individuelles eût pu rendre supérieurs. C'est à ce vice que l'on doit d'être réduit à déplorer dans la société tant de nullités. Conçoit-on, en effet, que des milliers d'individus, dont les aptitudes morales et intellectuelles sont aussi variées que les traits de leurs visages, soient tous soumis aux mêmes impressions, aux mêmes préceptes, aux mêmes modifications et aux mêmes habitudes? Mais je m'aperçois que ces considérations m'entraînent loin de mon sujet, et je commence à craindre qu'une sévère critique ne vienne imposer silence à mon inexpérience. Laissons donc cette discussion à une plume plus exercée que la mienne, et attendons que de nouveaux faits soient venus nous éclairer sur la nature de l'intelligence. De quelque côté que penche la victoire, quelle que soit la nature des facultés morales, il n'en restera pas moins certain qu'il existe entre elles et le physique une liaison et une dépendance des plus intimes, admises par les défenseurs de l'une ou l'autre opinion, et qui leur servent souvent de base pour appuyer leurs doctrines. Si nous remontons à la source de cette union, tout porte à croire qu'elle a son siége dans le système nerveux. Si l'on ne veut pas admettre que le moral est l'œuvre du cerveau, au moins est-on forcé de convenir que la coopération de cet organe est indispensable à sa production. Il est hors de doute que, sans système nerveux, il n'existe point de moral : l'état du moral est intimement lié à celui du cerveau; il se développe, s'altère, s'affaiblit avec lui. Dans l'échelle animale, le moral des espèces et des individus est d'autant plus développé que leur cerveau est relativement plus volumineux. On peut affirmer, dans l'état actuel de la science, que toujours la lésion d'une partie importante du cerveau entraîne une lésion de l'intelligence; et tout porte à croire qu'un jour on sera autorisé à dire qu'il n'existe pas de lésion intellectuelle sans lésion du cerveau. L'anatomie pathologique a déjà bien restreint le nombre des névroses, et nous aimons à croire qu'elle finira par rayer du catalogue de la pathologie toutes ces affections que l'ignorance où nous

sommes de leur nature nous porte à attribuer aux nerfs, parce que ce mot de *nerfs* tranche court à toute explication ultérieure sur la nature d'une maladie. La dépendance mutuelle du physique et du moral me paraît suffisamment établie par celle du moral avec le système nerveux, puisque ce système entre par un nombre infini de prolongements dans la composition intime de toutes les parties de notre organisation. Sans pousser plus loin les détails sur cette matière, je vais passer à l'étude des effets de cette union et des conséquences qui en découlent. Elles sont pleines d'intérêt pour le médecin, et il doit les étudier avec soin, parce qu'elles le mettront à même d'expliquer une foule de faits qu'offre la pratique, parce qu'elles l'éclaireront sur la marche à suivre dans le traitement de certaines maladies, parce qu'enfin elles lui fourniront quelquefois des moyens thérapeutiques auxquels ne pourraient suppléer les formules pharmaceutiques les mieux combinées.

Le moral de l'homme se compose de trois ordres de facultés de nature bien distincte : 1° les sensations ; ce sont des sensations qui avertissent l'intelligence de ce qui se passe dans l'économie ou sur elle. Elles sont le résultat de la disposition du système nerveux qui, d'un centre commun, l'encéphale, envoie dans toutes les parties du corps une infinité de filets nerveux. Ces prolongements pénètrent tous les organes, et y forment un réseau tellement délié, qu'il est impossible de faire aux tissus vivants la plus légère piqûre sans en rencontrer quelques-uns, ainsi que le prouvent les douleurs qui se font sentir alors. Ces prolongements nerveux sont les conducteurs de la sensibilité et les distributeurs du principe moteur. Ce sont des interprètes, si je puis m'exprimer ainsi, chargés de transmettre à l'esprit les sensations perçues à l'extérieur, et de communiquer à l'économie les volitions de l'esprit. 2° Les facultés intellectuelles ; le cerveau ébranlé par les sensations, ou même sans cause appréciable autre que la volonté ; le cerveau, dis-je, entre en action conjointement avec l'esprit, et tous les deux concourent à la production des facultés intellectuelles proprement dites. L'homme alors pense, compare, juge, raisonne ; vien-

nent ensuite les volitions que certains mobiles peuvent influencer plus ou moins puissamment. Ces mobiles sont les instincts de conservation et les sentiments moraux; c'est à cette classe d'opérations morales que se rapportent les passions; 3° enfin, l'irradiation des fluides chargés de faire exécuter les mouvements : c'est la transmission à l'économie des volitions, suite du travail intellectuel; les nerfs sont encore les conducteurs de cet influx, avec cette différence qu'ici l'action se fait du centre à la circonférence, tandis que les sensations convergent de la circonférence au centre. Je n'essayerai point de résoudre la question relative aux nerfs sensitifs et locomoteurs; ce serait m'écarter du plan que je me suis tracé. Tous les animaux sont pourvus d'un moral plus ou moins étendu en raison du développement de leur encéphale. Tous sentent ce qui se passe en eux ou sur eux; tous savent discerner ce qui leur est utile ou nuisible, et agissent de manière à s'en rapprocher ou à le fuir; mais ce discernement est toute leur intelligence, et leurs instincts les portent irrésistiblement à agir dans telle ou telle direction. Il était réservé à l'homme seul de raisonner ses impressions, de modifier et même de changer, au gré de son intellect, les instincts qui lui sont communs avec les animaux; lui seul est doué de la faculté de discerner le juste de l'injuste; il est le seul qui ait su coordonner ses idées et ses jugements de manière à en former un corps de doctrine qu'il a pu communiquer à ses semblables par les paroles et les gestes, et transmettre à la postérité par les signes de l'écriture. Au moyen de ces admirables artifices, la science s'est éternisée; chaque individu peut orner son esprit de toutes les connaissances acquises avant lui, et faire tourner à son profit les travaux et l'expérience de ses prédécesseurs; sa faiblesse lui a suggéré l'idée d'unir ses forces à celles de ses semblables. La société s'est fondée sur ce besoin, et alors il a pu commander aux éléments et soumettre la nature entière à sa puissance.

Telle est la bien minime partie des avantages inappréciables dont l'homme est redevable à son intelligence. Je ne chercherai pas à les énumérer tous, ainsi que les divers abus qu'il peut en faire; cette

tâche est plutôt celle du naturaliste et du philosophe que celle du médecin. J'ai promis de ne m'occuper que des rapports que cette question peut avoir avec la médecine, c'est-à-dire d'étudier l'influence que les divers états du moral peuvent exercer sur la production et la marche des maladies. Pour arriver à ce but, je vais exposer quelques principes auxquels je serai souvent obligé d'avoir recours.

Ubi stimulus, ibi fluxus, a dit le père de la médecine en parlant de la pathologie. Ce principe est un des mieux démontrés de la science médicale; et s'il est applicable à la pathologie, il ne l'est pas moins à la physiologie. L'inflammation est un haut degré d'irritation; on sait même qu'il est souvent très-difficile de les différencier l'une de l'autre; toutes les deux présentent des signes analogues, qui ne diffèrent que par leur degré d'intensité. Dans l'un et l'autre cas, le sang se porte vers la partie stimulée avec plus d'abondance que de coutume; seulement, dans l'inflammation, cet afflux détermine des phénomènes morbides, tandis que, dans l'irritation ou l'excitation physiologique, il y a absence de ces phénomènes pathologiques. Cet afflux du sang vers un organe se fait toujours aux dépens des autres parties; c'est ce qu'a encore exprimé Hippocrate par ces mots: *Ambæ partes non possunt dolere simul; duobus doloribus abortis, vehementior obscurat alterum.* Sur ce principe est basée la méthode révulsive ou dérivative, qui consiste à détruire, ou au moins à affaiblir une inflammation fixée sur un organe, en développant sur toute autre partie de l'économie une irritation plus ou moins vive, dans le but de contre-balancer la première aux dépens de laquelle celle-là se développe ordinairement. Ce principe de balancement, admis pour la répartition du sang dans l'économie, n'est pas moins évident pour la distribution de l'influx nerveux. Chaque organe reçoit une certaine quantité de cet influx, en vertu duquel il agit et se nourrit, et plus son action ou sa nutrition est active et énergique, plus il en dépense. On peut donc encore ici admettre l'axiome : *Ubi stimulus, ibi fluxus*; et celui qui en découle : *Ambæ partes*, *etc.* Il semble, en effet, que l'organisme n'ait à dépenser qu'une quantité, toujours la même, d'influence nerveuse. Si une partie vient à agir avec

trop d'énergie ou acquérir un surcroît de nutrition, elle en absorbera beaucoup plus que de coutume, et cela toujours au détriment du reste de l'économie. Ce principe est d'une grande importance, et j'aurai plusieurs fois recours à lui pour expliquer les faits que nous étudierons par la suite. Je me résume en deux mots. Plus un organe agit avec énergie, plus il appelle à lui de fluide sanguin, de principe nerveux; mais aussi plus un organe absorbera de ces principes, moins il en restera pour les autres, et par conséquent un organe ne pourra acquérir un surcroît d'action et de nutrition sans que les autres ne soient frappés d'inertie et de langueur.

Essayons maintenant d'appliquer ces dernières données aux fonctions intellectuelles. Ne voyons-nous pas, en effet, que l'homme ne peut se livrer longtemps aux travaux d'esprit sans que toute l'économie n'en souffre, et cela d'autant plus que, comme l'observe M. Adelon, il n'est pas de fonction qui dépense plus d'influx nerveux que les sensations et les autres fonctions intellectuelles. Ici les faits viennent confirmer le raisonnement. Chez les savants qui se livrent à la culture des sciences le cerveau acquiert un surcroît de développement, surtout vers la région antérieure. Cette vérité n'a pas échappé aux anciens, et nous voyons qu'ils représentaient leurs sages avec une tête volumineuse, un front large et saillant; mais cette prédominance de l'organe encéphalique et des fonctions intellectuelles est ordinairement achetée au prix de la santé. Voyez les hommes de lettres et tous ceux qui ont l'habitude de s'adonner aux travaux d'esprit; plongés sans cesse dans les méditations et les abstractions, leur cerveau est le siége d'une excitation continuelle; il absorbe à lui seul une grande partie des esprits vitaux; aussi voit-on languir chez eux tous les appareils et toutes les fonctions de la vie animale. La faim est moins impérieuse, le travail de la digestion se ralentit, et souvent même ne s'exécute qu'imparfaitement; l'appétit vénérien est moins énergique, le corps moins robuste et peu capable d'efforts musculaires; le besoin de se mouvoir se fait rarement sentir; les sens eux-mêmes s'émoussent, et il n'est pas rare de les voir suspendre leur action dans les moments

de grande concentration des facultés : c'est ce que l'on observe fréquemment chez les hommes que nous appelons distraits. Ainsi nous lisons dans l'histoire que, lors de la prise de Syracuse par les Romains, Archimède, étant occupé à chercher la solution d'un problème de géométrie, ne vit ni n'entendit le soldat qui venait, au nom du général ennemi, lui intimer l'ordre de le suivre : il reçut la mort sans avoir eu la moindre connaissance de ce qui se passait autour de lui et du danger qui le menaçait. Ne serait-il pas plus naturel d'attribuer à la même cause ces états d'extase pendant lesquels des hommes ont paru plus ou moins longtemps sourds à toutes sortes de sensations, que de leur donner, avec certains écrivains, une origine toute mystique ? Zimmermann raconte qu'un gentilhomme suisse tomba, à la suite de recherches philosophiques très-sérieuses et longtemps prolongées, dans un état de faiblesse mentale et physique tel, qu'il semblait dévoué à une mort certaine. Après un an de démence et d'insensibilité stupide, il recouvra successivement l'usage de tous ses sens, mais au prix de douleurs qui faillirent lui être funestes. Je pourrais accumuler ici les observations à l'appui des désordres qu'entraînent dans l'économie les travaux intellectuels ; je pourrais citer une foule de cas où cette excitation continuelle du système nerveux encéphalique a fini par amener la démence, le délire, les manies, l'hypocondrie, et nous verrions figurer en première ligne Rousseau, Le Tasse, Pascal, Gilbert, etc. Je me bornerai à signaler, comme suites fréquentes de cette application continuelle de l'esprit, l'atonie des organes, la maigreur, l'hypocondrie, et toutes les espèces de folies, toutes les affections aiguës ou chroniques de l'encéphale, les phlegmasies, les paralysies, l'apoplexie et les désorganisations lentes. Onati, médecin portugais, dit qu'un mauvais estomac est aux hommes de lettres ce que l'ombre est au corps. Écoutons parler le philosophe de Genève. « Le travail du cabinet, dit J.-J. Rousseau, rend les hommes délicats, et affaiblit leur constitution. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit les forces, énerve le courage, rend les hommes faibles et incapables de résister à leurs passions. » Je sais que leur genre de vie n'est pas pour peu de chose dans ces effets. La

vie sédentaire de ces hommes, l'absorption d'un air rarement renouvelé, les veilles prolongées, sont autant de causes concourant à la production des mêmes désordres ; mais, en général, ils ne font que seconder et rendre plus efficace la cause principale que j'ai signalée. Jusqu'ici je n'ai considéré le cerveau que comme un organe unique, coopérant à la production des facultés intellectuelles; mais si, comme je me sens porté à le croire, chaque faculté primitive du moral est dépendante de l'action d'une partie de l'encéphale, il serait naturel d'admettre que l'une d'elles ne peut se développer qu'aux dépens des autres, et l'observation plaiderait en faveur de cette assertion. En effet, tel homme qui se livre à une spécialité peut l'exploiter avec beaucoup d'avantages, et rester toujours inférieur dans toute autre science. Ainsi, un profond mathématicien peut être très-mauvais logicien; son esprit s'est habitué aux preuves par $a + b$, et il n'en veut point admettre d'autres; le musicien peut être fort mauvais poète, et le poète très-faible métaphysicien ; parce qu'il n'existe aucun rapport entre la science des nombres et celle des sons, des coloris, etc. Voyez l'athlète : chez lui les organes du mouvement sont très-développés et réclament impérieusement un grand exercice; aussi son cerveau, ne pouvant disposer que de peu d'esprits nerveux, est-il incapable de travaux sérieux, d'efforts intellectuels. La vie physique est tout pour lui; ses organes sont pleins de vigueur; leurs fonctions s'exécutent avec perfection et régularité; rarement il est valétudinaire. Voilà pourquoi, chez cet être, la sensibilité est si émoussée, tandis que nous voyons la femme nerveuse, habituellement maigre, pâle, desséchée, ne pouvoir supporter la moindre fatigue, la plus légère impression sans que sa sensibilité exaltée n'entraîne une syncope ou une exaltation excessive. Ses membres se refusent à toute espèce d'effort; ses organes languissent, et leurs fonctions s'exécutent avec mollesse et irrégularité.

L'imagination est une faculté intellectuelle trop importante, et dont les effets sur le physique sont trop manifestes, pour que je puisse me dispenser de l'étudier ici d'une manière toute spéciale. C'est par elle que l'esprit coordonne sous mille formes diverses les idées précé-

demment acquises, et crée à volonté mille êtres nouveaux; c'est à elle que les beaux-arts doivent leurs chefs-d'œuvre, les sciences leurs théories et leurs systèmes; c'est elle qui enfante toutes ces chimères fantastiques, n'ayant souvent d'autre effet que de torturer leur auteur et de l'exposer à une foule de misères; elle exalte et alimente les passions, en environnant leur objet de charmes trompeurs et de plaisirs mensongers; elle est toujours en rapport avec la sensibilité et l'impressionnabilité des individus; aussi la voyons-nous très-développée chez la femme et chez l'enfant : de là l'influence que les climats exercent sur elle. Dans les contrées méridionales, vers l'équateur, les rayons solaires trop ardents portent le sang vers la tête, et excitent puissamment l'organe cérébral; toute l'action du corps est incessamment irritée par l'action des chaleurs brûlantes; les fonctions s'exécutent avec rapidité, et l'imagination est facilement portée à son dernier degré d'exaltation. Dans les régions glaciales, au contraire, où il faut, suivant l'expression d'un auteur, écorcher les hommes pour les chatouiller, à cause de l'action débilitante d'un froid continuel et piquant sur la surface du corps, l'imagination est engourdie comme toute la nature. Aussi les sciences et la civilisation ne pénètrent-elles qu'avec lenteur et difficulté vers les pôles. Ces deux extrêmes sont également nuisibles au développement des facultés intellectuelles. Chez un homme bien partagé sous le rapport moral, l'imagination se rencontre unie à un jugement sain, c'est-à-dire à un développement suffisant des facultés de rapport et de réflexion.

L'imagination donne l'élan et trace mille routes diverses; une saine raison choisit la meilleure, dirige l'esprit dans sa marche et l'empêche de se fourvoyer. Mais dans quels travers l'intelligence ne se laisse-t-elle pas entraîner lorsqu'elle suit aveuglément cette folle au logis, suivant l'expression de sainte Thérèse? que de maux ne cause-t-elle pas, que de maladies n'amasse-t-elle pas sur le genre humain? de maladies qui acquièrent un nouveau degré de gravité par la nature incessante de leur cause, et par l'impuissance sur elles des formules thérapeutiques les mieux conçues? Voyez cette jeune fille qui brûle en

secret d'un amour qu'elle n'ose avouer, ou tourmentée par des désirs importuns, dont elle ne connaît ni la cause ni la nature; si vous ne comblez ses vœux en l'unissant à l'objet de ses affections, bientôt elle devient sombre et mélancolique; une pâleur livide prend sur son teint la place des roses et du sourire, ses règles s'établissent mal ou se changent en pertes blanches; la voilà chlorotique : la fraîcheur du jeune âge disparaît, son front se ride, ses organes abdominaux s'altèrent; le marasme survient, l'épuisement le suit, puis enfin la mort; car à mesure que le corps s'affaiblit, l'imagination semble prendre de nouvelles forces pour le tourmenter. Observez cet hypocondriaque naguère encore plein de santé et de vigueur : son imagination frappée soit par une prédiction insensée, soit par une prévision dénuée de tout fondement, soit sans aucune cause raisonnable, ou seulement parce qu'il a voulu se rendre un compte trop scrupuleux de toutes ses sensations; son imagination, dis-je, poursuivie par une idée fixe, lui a persuadé qu'il était malade; comme il est porté à s'écouter, il interprète en mal ses plus légères émotions : il n'ose plus prendre d'aliments, parce que l'accablement qui accompagne une bonne digestion est pour lui un symptôme de maladie des plus graves. La tristesse s'empare de lui; il se figure que chaque moment qui s'écoule est le dernier de sa vie; il fuit le monde et les plaisirs pour se livrer plus à son aise à ses idées mélancoliques. Le pauvre insensé! il ne s'aperçoit pas que c'est lui qui nourrit le ver qui le ronge et le consume! Cet état continuel de crainte et de tristesse agit d'une manière funeste sur l'économie; les digestions se ralentissent, puis se troublent; toutes les fonctions cessent de s'exécuter avec régularité, les appareils se désorganisent; la fièvre lente survient, puis la consomption et la mort. En vain épuiserez-vous contre ces affections toutes les ressources de la matière médicale! c'est l'esprit qu'il faut traiter, c'est l'imagination qu'il faut guérir, et alors seulement vous verrez le calme se rétablir. Mais que cette médication est difficile et périlleuse! que d'obstacles et de préjugés n'a-t-on pas à combattre! Comme il faut que le médecin connaisse le cœur humain et surtout celui de son malade, pour

pouvoir à propos tirer parti des circonstances! Il devra donc faire ses efforts pour dominer l'imagination d'un tel malade, afin de pouvoir détruire les préjugés qui ont pris racine en lui, non en les combattant par le raisonnement, mais par quelque subtilité que les circonstances lui offriront s'il sait en profiter. Il est peu de médecins qui, en débutant dans la carrière, ne se soient crus atteints de phthisie, d'anévrysme, d'affection encéphalique ou autre, parce qu'en étudiant pour la première fois ces maladies, il se rappelle avoir toussé quelquefois, avoir éprouvé des palpitations; peu lui importe si c'est à la suite d'une course ou d'une émotion; parce qu'enfin il ressent des douleurs encéphaliques à la suite de fatigues intellectuelles; mais à mesure qu'il a avancé dans la science, ses idées se sont rectifiées, et son imagination s'est prémunie contre la crainte des maladies, parce qu'il a pris l'habitude de vivre avec elles et même de les affronter. Que penser alors de l'influence que doit exercer l'imagination sur ces demi-docteurs sans études ni connaissances, qui se croient médecins parce qu'ils ont lu, sans les comprendre, quelques mauvais bouquins, ou parce que, dans leurs rapports avec les gens de l'art, ils ont appris à appliquer, tant bien que mal, certains termes techniques dont la signification leur est à peine connue? Ainsi, dans une certaine classe de la société on rencontre une foule de personnes, parmi les femmes surtout, qui, parce qu'elles ont eu occasion de voir beaucoup de malades, se figurent que l'expérience a fait d'elles des Hippocrates, comme si l'expérience était une science que l'on puisse acquérir sans une foule de connaissances préliminaires et de sérieuses méditations. L'expérience est un édifice que l'on ne peut élever que sur des bases solides; ces bases ne sont autre chose que la théorie médicale. Comment qualifier les débris épars de la sotte nécromancie, qui s'avise encore d'exploiter les esprits crédules par des prédictions mensongères, et produisent souvent les effets les plus funestes sur certaines imaginations? Encore si les matrones seules exploitaient cette coupable industrie, on pourrait détromper les gens trop crédules et leur faire sentir le ridicule de cette pratique; mais quelle autorité opposer à

celle de certains médecins qui, soit par ignorance ou par tout autre motif, ont la fatale manie de jeter l'effroi dans le cœur des malades, en leur pronostiquant des accidents souvent rien moins que probables? —Ainsi, j'ai lu quelque part que, pendant les guerres de l'empire, un soldat succomba aux accidents suite d'une blessure fort légère dont il eût infailliblement guéri, si son imagination n'eût été frappée par une prédiction de ce genre. Je passe sous silence une foule de faits de ce genre pour arriver à une réflexion que je ne puis me dispenser de faire ici : c'est que, si la religion est souvent pour le mourant une source de consolations, et opère même dans certaines circonstances des effets inespérés sur la santé; on ne peut pas nier que, souvent aussi, elle aggrave leur état. Il faut que l'homme soit doué d'une forte dose de stoïcisme pour envisager de sang-froid la mort prête à le frapper, fût-il même bien convaincu de la réalité du bonheur qui nous est promis au delà ; et si ces hommes se rencontrent, ce n'est certainement pas lorsque la maladie a exalté leur imagination et affaibli les autres facultés intellectuelles. Je désirerais donc que les ministres de la religion sentissent combien ils doivent apporter de prudence et de ménagements dans l'exercice de leurs fonctions au lit des malades. Fodéré rapporte plusieurs observations de maladies où trop peu de ménagements, dans des circonstances semblables, sont devenus promptement funestes. Il n'est pas rare de voir des imaginations ardentes, chez des sujets affaiblis, bouleversées par l'idée des peines de l'enfer. — Ainsi, Tissot rapporte que Spinello, célèbre peintre toscan, donna, dans un de ses tableaux, des traits si terribles à Lucifer, qu'il en fut lui-même saisi d'horreur, et qu'il croyait voir à chaque instant ce démon à ses côtés, lui reprochant de lui avoir donné des traits si terribles.

J'ai avancé précédemment que chez la femme l'imagination est généralement plus vive que chez l'homme; je me suis appuyé sur son exquise sensibilité; mais sa nature, son genre d'occupations et le rôle qu'elle remplit dans la société, contribuent aussi puissamment au même effet. Évidemment, dit M. Adelon, les affections sont ce qui domine dans la vie morale des femmes : dès leur enfance elles

manifestent la prédominance des sentiments qui doivent successivement les rendre amantes, épouses et mères. Les travaux d'esprit n'occupent qu'un espace bien étroit dans leur vie; ils ne sont ordinairement pour elles que des délassements. C'est à l'homme surtout qu'est réservée cette noble tâche; son esprit conçoit et son bras exécute. La femme, plus faible sous ce double rapport, a une autre destination, celle de dispenser à la famille les soins qu'elle réclame; son esprit est plus fin et plus gracieux que fort, son imagination plus riante et plus vive que profonde, ses pensées plus faciles et brillantes que justes et étendues. Son esprit s'applique plus naturellement aux objets de ses affections, et seulement alors elle obtient du succès; ainsi dans la peinture des scènes privées de la vie, des mouvements du cœur, dans la composition des romans, dans la culture des arts d'agrément, tels que la musique, la peinture, elle acquiert ordinairement une supériorité que l'homme lui disputerait en vain. En général il y a peu de femmes savantes; celles qui se disent telles, ou ne sont que ridicules, ou, quand elles ont mérité ce titre, elles ont perdu pour la plupart les attributs qui font le charme de leur sexe, tant il est vrai qu'elles sont sorties alors des voies que leur a tracées la nature! En vain rejettera-t-on sur l'éducation l'infériorité qu'elles nous présentent : l'éducation y est pour quelque chose sans doute, mais c'est surtout à leur nature et à leur destination qu'elle est due. «La femme, dit Cabanis, n'est pas plus faite pour figurer dans le lycée ou le portique que dans le gymnase et l'hippodrome. Sa destination étant de fonder le charme et le lien de la famille, il n'était pas trop de sa vie entière pour les soins si délicats et si multipliés que celle-ci réclame. La femme savante, ajoute-t-il, voudrait-elle descendre du haut de son génie pour veiller à ses enfants et à son ménage?» Née pour l'amour, toute son existence n'est qu'amour; elle rapporte tout à ce sentiment; aimer à quelque titre que ce soit est la grande affaire de sa vie; aussi voit-on dominer chez elle la légèreté, la coquetterie et le désir de plaire. A peine arrivée à l'époque de la puberté, elle commence à éprouver des désirs et des inquiétudes dont elle ne connaît pas la cause, et dont

elle ne peut se rendre compte, à moins qu'une éducation précoce ne soit venue souiller son cœur en lui apprenant ce que son jeune âge devait ignorer. Ces phénomènes exaltent son imagination, et tiennent son esprit à la torture, jusqu'au moment où tombe le bandeau. A cet époque elle voit tout ce qui l'entoure s'empresser à flatter ses désirs et à admirer ses charmes. Qu'elle est belle la vie de la femme à cet âge! Quelle imagination, si froide qu'elle soit, ne prendrait pas feu à une pareille amorce? Mais lorsque la main du temps vient ternir l'éclat des roses de la première jeunesse, que la foule des adorateurs se retire en silence, quel cruel désappointement pour celle qui n'a pas su trouver le bonheur au sein d'une heureuse union! C'est alors que, pour se rendre plus intéressante, elle commence à se plaindre; alors arrivent les attaques de nerfs et tant d'autres affections que l'on se plaît à qualifier du nom scientifique de maladies nerveuses, que le médecin désigne sous le même nom, parce que l'examen le plus scrupuleux des organes ne lui dénote aucune lésion capable de produire ces phénomènes; véritables maladies de circonstances, dont les femmes savent si bien tirer parti, pour soumettre à leurs caprices un mari rebelle, mais trop crédule, ou pour faire respecter leurs volontés aux personnes qui les entourent. Plus tard, quand arrive la vieillesse et ses rides, que la femme n'a plus d'amour à attendre des hommes, si un esprit trop volage ne lui inspire la ridicule idée de tenter encore la conquête des cœurs, par la singerie des moyens qui lui ont réussi vingt ans plus tôt, elle va chercher l'amour dans la religion; celui-là du moins convient mieux à son âge, il peut encore dédommager son cœur de toutes les pertes qu'il a faites, et devenir pour elle la source de nombreuses consolations.

Chez l'homme, l'imagination est moins vive, mais plus profonde; ses occupations sont plus sérieuses, ses passions plus variées, son corps plus exercé aux fatigues et aux travaux pénibles. Qui ne connaît l'influence de l'imagination lors de l'apparition des épidémies? Combien de personnes, en pareil cas, n'ont dû d'en être atteintes qu'à la crainte! Qui n'a admiré la présence d'esprit de

ce médecin de nos armées républicaines en Égypte? Lorsque la peste ravageait nos troupes et éclaircissait nos rangs, et que le moral du soldat était abattu par l'idée seule de cette maladie meurtrière, il employa tous les moyens en son pouvoir pour éloigner l'idée attachée au nom seul de cette affection. On est allé jusqu'à dire qu'il s'était inoculé le virus d'un pestiféré, et que son courage avait contribué à arrêter le développement du fléau. Les auteurs font jouer un grand rôle à l'imagination dans l'apparition de l'hydrophobie à la suite de morsures d'animaux enragés. Ils citent des cas où plusieurs personnes, ayant été mordues par le même chien évidemment hydrophobe, les unes ont dû leur mort à la crainte, tandis que le courage des autres les a préservées de cette maladie; ils rapportent même que des individus pusillanimes ont été atteints, et sont morts d'hydrophobie à la suite de morsures d'animaux évidemment sains. On lit dans tous les traités de chirurgie que deux frères furent mordus, en Angleterre, par le même chien. L'un d'eux partit pour un voyage au long cours et mourut sur mer : très-longtemps après, l'autre, qui jusque là n'avait éprouvé aucun accident, ayant appris la mort de son frère et la cause de cette fin, se rappela avoir été mordu par le même animal, tomba immédiatement malade, et succomba avec tous les symptômes de la rage. On a cependant beaucoup exagéré les effets produits par l'influence de l'imagination ; ainsi l'on a prétendu que les émotions de la mère se dessinaient sur le corps du fruit qu'elle portait dans son sein. On a attribué les signes que présentent quelques nouveau-nés sur diverses parties du corps, et qui offrent des ressemblances avec certains fruits ou certains animaux, à des envies déréglées de la mère pour ces objets, pendant le temps de la gestation, envies qui n'auraient pu être satisfaites. On a cru trouver la cause de tous les vices de conformation dans l'influence de l'imagination des femmes enceintes; on a même cherché à expliquer la manière d'agir de cette influence. Des anatomistes distingués n'ont pas osé nier ces faits, et les femmes, dit M. Virey, ont accueilli ces droits de fantaisie, pour n'être point contrariées dans leurs caprices; mais, ajoute le même

auteur, si ce principe était vrai, nous devrions voir les enfants tout barbouillés des désirs de leur mère; la fille coupable devrait pouvoir étouffer le fruit de son crime, et les choses se passent bien autrement. Je ne prétends pas rejeter entièrement la puissance de cette influence dans certaines circonstances : ainsi « quand on sait qu'une vive frayeur suffit pour tuer le fœtus dans le ventre de sa mère, disent MM. Roche et Samson, comment se refuser à croire que des impressions morales, vives ou prolongées, puissent faire naître des maladies. Or ces maladies peuvent produire des vices de conformation; une arachnoïdite avec épanchement peut entraîner l'anencéphalie; les mouvements convulsifs peuvent tordre un membre. Il nous paraît donc évident, ajoutent ces auteurs, que l'imagination des femmes enceintes peut, dans certains cas, déterminer des vices de conformation, mais en produisant des maladies. » Telle est la seule manière d'expliquer cette influence, et si j'ai cité le passage précédent, c'est qu'il renferme la manière de voir que j'ai cru devoir adopter.

Ce n'est pas chose facile que de donner des passions une définition exempte de toute idée de système. D'abord rien de plus inexact que l'application que l'on a faite de tout temps de ces termes : passions, facultés affectives, affections de l'âme; ils entraînent avec eux l'idée de souffrance, de passivité, et c'est ce qui n'arrive pas toujours dans les phénomènes variés que l'on a réunis sous ces noms, puisqu'on les définit ordinairement des mouvements de l'âme tendant à rapprocher l'homme de ce qui lui est utile et à l'éloigner de ce qui peut lui nuire. On a longtemps placé le siége des passions dans divers points de l'économie, et de célèbres anatomistes ont partagé ces opinions. On a dit qu'elles siégeaient dans les plexus du trisplanchnique, dans le cœur et dans divers autres organes. Les anciens plaçaient la haine et la colère dans la bile, la tristesse dans l'atrabile, humeur imaginaire que l'on faisait venir de la rate : on disait que les passions érotiques avaient leur principe dans les organes générateurs; les passions gaies, comme la joie, l'amitié, etc., dans le cœur. Cette erreur est venue d'un défaut d'observa-

tion qui a fait prendre l'effet pour la cause, comme nous le verrons par la suite. Ceux qui ont vu dans le cerveau une réunion d'organes chargés de produire ou de coopérer à la production des facultés primitives du moral, désignent avec plus de justesse ces phénomènes par les noms de penchants, instincts : on pourrait donc, avec eux, définir nos penchants des mouvements intérieurs, dépendant du système nerveux encéphalique, dirigeant nos actions et notre conduite dans nos rapports avec ce qui nous entoure; ils sont par conséquent les mobiles de notre conduite sociale et morale. Ce sont, dit M. Adelon, de véritables sensations internes, dans le genre de la faim et de la soif, mais d'un ordre plus relevé que celles-ci, car, tandis que ces dernières nous dirigent dans les besoins physiques, les autres nous guident dans nos besoins sociaux et moraux. Aussi, ajoute-t-il, sont-ils des plaisirs quand on les satisfait, et des peines lorqu'on leur résiste. Là se représente la difficulté déjà signalée de bien déterminer les instincts primitifs; et je le répète, je crois que, si elle n'a pas encore atteint ce but, la phrénologie nous a au moins tracé la marche la plus rationnelle à suivre pour les bien déterminer. Je fais toujours abstraction de toute localisation, et, j'y attache peu d'importance. Tous nos penchants ont, dans leur origine, un principe bon et louable; ce n'est que poussés à l'extrême et mal compris que ces besoins, ces penchants deviennent mauvais et pernicieux : alors seulement ils méritent le nom modificatif de passions. Elles se rattachent toutes à un ou plusieurs penchants. Je regrette de ne pouvoir entrer dans de plus grands détails sur leur nature, leur enchaînement et leurs causes, mais ils m'entraîneraient beaucoup trop loin. Quelle que soit donc leur cause et leur nature, il n'en restera pas moins constant qu'ils font partie essentielle de l'homme, et que ce n'est que poussés à l'extrême qu'ils exercent une certaine influence sur le physique. Il n'est pas besoin de longs raisonnements pour établir la réalité de cette influence. Qui n'a été à même de remarquer les effets que la colère, la joie, la crainte et tant d'autres passions exercent sur l'économie? Qui n'a été frappé de l'influence des passions politiques sur la santé des individus

qui s'y abandonnent avec frénésie? Qui ne connaît la fin tragique de Mirabeau? Son épuisement était tel dans les derniers temps de sa vie, que, pour ranimer le peu de forces qui lui restaient, il abusait des excitants les plus énergiques. Il succomba presque subitement; et la première idée du peuple fut de songer au poison : mais son autopsie, faite par Cabanis et Chaussier, démontra que les lésions du cœur et du diaphragme étaient plus que suffisantes pour expliquer sa mort. Écoutons M. Thiers racontant la fin de Marat : « Bientôt, dit-il, une de ces maladies inflammatoires, qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, obligea Marat à se retirer et à rentrer dans sa demeure. Là, il passait une partie du jour au bain, écrivant son journal... Custine et Biron allaient devenir les objets de la fureur générale : et c'était Marat qui, malade et mourant, avait encore eu l'honneur de l'initiative. » Les passions violentes minent les hommes et sapent leur constitution; il en est même qui tuent subitement : aussi ne peut-on se lasser d'admirer la bienveillante sollicitude de la nature à favoriser le développement de la première enfance, en préservant ces êtres si délicats de toutes les émotions vives et de toutes les passions violentes qui auraient pu entraver le travail des forces vitales, entièrement occupées alors du développement de ce jeune être.

Je dois rappeler, à l'occasion des passions, quelques réflexions qui leur sont communes avec les facultés intellectuelles. Comme toutes les actions organiques, elles peuvent être augmentées ou affaiblies par l'éducation, car l'homme est à la fois le résultat de son organisation primitive, et de l'éducation qui peut lui imprimer de très-grandes modifications.

Il importerait donc beaucoup d'étudier les penchants prédominants de l'enfance, de combattre ceux qui pourraient devenir funestes, soit à lui, ou soit à la société, et de favoriser le développement de ceux qui leur sont opposés. En suivant cette marche, il serait possible de faire surgir certains penchants à peine indiqués, et de dimi-

nuer par une sorte de révulsion l'accroissement funeste de ceux qui se montrent primitivement trop énergiques.

Les passions que je suis convenu de considérer comme des modes de nos penchants sont nombreuses, et pour mettre un peu d'ordre dans leur exposition je les classerai en trois groupes, sans toutefois attacher aucune importance à cette division, que je n'adopte de préférence aux autres que parce qu'elle me paraît plus convenable au développement de mon sujet. Je les désignerai sous les noms de passions, 1° convulsives, 2° oppressives, 3° gaies. Toutes celles que je réunis sous un même titre présentent des caractères communs dont les plus saillants sont bien indiqués par le nom générique de *groupe*. Cependant il n'est pas rare que l'une d'elles se présente sous des signes tout à fait opposés; ainsi l'amour, ordinairement classé parmi les passions gaies, dégénère souvent en frénésie et en désespoir. L'émulation se change souvent en envie, en ambition, etc.: ces modifications reconnaissent une foule de causes, telles que la constitution, le genre de vie, l'éducation, le sexe, l'âge, les climats, les professions; mais je ne puis entamer leur étude sans m'exposer à des longueurs que ne comporte pas un travail de ce genre. Je passe à l'étude de chacune d'elles en particulier.

Sous le titre de convulsives, je réunis toutes les passions qui ont pour effet commun l'exaltation des propriétés vitales, telles sont la haine, la colère, la jalousie et certains cas de désespoir. Si nous cherchons à pénétrer le principe et la cause de cette exaltation générale, nous les trouverons, je crois, dans le système nerveux encéphalique. L'esprit révolté par quelque idée désagréable, ou plutôt un instinct puissant venant à être froissé dans sa nature ou contrarié dans sa marche, détermine aussitôt dans toute la masse cérébrale un ébranlement, une excitation plus ou moins subits, qui la portent à envoyer aux organes une grande quantité des fluides nécessaires pour provoquer leur action de manière à surmonter ou détruire l'obstacle qu'ils rencontrent. Cette répartition peut être trop violente et occasionner tous les désordres que je vais énumérer. Si la cause qui met la passion

en mouvement est brusque et imprévue; si aucun symptôme précurseur n'a préparé l'esprit au bouleversement qui va s'opérer, l'âme est subitement envahie, et la commotion qui en résulte sera d'autant plus dangereuse dans ses effets qu'elle nous surprend dans un calme plus profond. La violence avec laquelle elle éclate trompe la surveillance de la raison; et souvent elle a atteint son maximum d'intensité avant que l'esprit ait eu le temps de songer à la réprimer. Mais alors elle est de courte durée, elle se dissipe aussi vite qu'elle est venue, parce qu'elle épuise en un instant toutes les forces vitales, aussi est-elle suivie d'une prostration extrême. Si au contraire la cause est moins impétueuse, moins subite, si son apparition était prévue, elle affecte une marche plus lente et moins fougueuse; la raison conserve un reste d'empire, comme elle exalte moins les propriétés vitales, la durée est plus longue et même indéterminée. Que l'on ne croie pas cependant que ses effets soient moins redoutables! La nature incessante de sa cause, la facilité avec laquelle elle se réveille et augmente d'intensité, en rendent les effets plus sûrement funestes. Dans le premier cas, de tous les organes, le cœur est le premier influencé par l'excitation encéphalique; ses mouvements deviennent brusques, impétueux et convulsifs. Alors tantôt le sang poussé avec trop de violence vers le cerveau, altère sa texture délicate, y détermine une congestion suivie d'apoplexie, de convulsions, de paralysie, d'encéphalite aiguë ou chronique, et quelquefois même de mort subite. Tantôt ce même fluide sanguin se porte vers d'autres organes, les congestionne, et y occasionne soit une phlègmasie grave, soit une hémorrhagie active plus ou moins abondante, soit enfin une désorganisation quelconque. On lit dans les auteurs que de telles passions ont provoqué l'écoulement du sang par toutes les ouvertures du corps, des ruptures d'anévrysmes, des dilatations de cœur et des gros vaisseaux. Combien est-il fréquent de voir atteints d'anévrysmes actifs les acteurs qui, pour remplir leurs rôles, sont obligés de provoquer en eux les sentiments qu'ils doivent feindre : Molière fut enlevé par la rupture d'un anévrysme en jouant un rôle dans une de ses pièces.

A l'autopsie du célèbre Talma, on trouva sur un des ventricules du cœur une poche anévrismale très-remarquable. Tels sont les phénomènes des passions convulsives très-violentes chez les individus sanguins et robustes. Dans les cas contraires, c'est-à-dire chez un sujet faible, lorsqu'elles sont moins impétueuses, leur mode d'action sur l'économie est toujours le même à l'intensité près. Mais comme leur cause agit sans relâche et avec une fréquence toujours croissante, leur persistance supplée à leur moindre violence, les appareils se minent sourdement, se désorganisent en secret; ce sont ordinairement les maladies chroniques qui viennent terminer la série des désordres que l'on observe dans ces cas.

Parmi les premières, je signalerai la colère et la fureur, deux degrés d'un même état. On peut les définir, un soulèvement subit et imprévu de toutes les facultés contre ce qui blesse les instincts de propriété et de conservation. Son premier but est d'éloigner ce qui peut nous être nuisible; mais l'abus que l'homme fait journellement de ses facultés le porte souvent à les détourner de ce but primitif. La colère est de tous les temps, de tous les âges et de toutes les conditions. L'homme le plus pacifique dans le commerce de la vie devient frénétique dans ses accès de colère. Comme cette passion a pour effet de détruire momentanément l'action des facultés intellectuelles, et qu'alors l'homme est entièrement sous l'influence du penchant qui le domine, il devient capable des plus grands crimes. Rien ne peut arrêter sa vengeance; il l'assouvira à quelque prix que ce soit, dût-il lui en coûter la vie. On la reconnaît aux signes d'excitation générale que j'ai signalés : le cœur bat avec violence, les vaisseaux se gonflent, la face s'anime, les yeux pétillent et étincellent, toute la peau se colore, la bouche écume, la respiration est accélérée, tous les muscles sont agités de mouvements convulsifs, et acquièrent une force souvent prodigieuse; la voix devient rauque, forte et sonore. Tels sont les signes ordinaires de cette passion chez un homme fort et sanguin. Mais chez les sujets faibles, pusillanimes et lymphatiques, elle affecte la marche des passions oppressives, la face se décolore, la peau devient pâle, la

voix est altérée, ou il y a aphonie, les forces s'évanouissent, tout le corps chancelle, et il y a imminence de syncope. A cet état, succède toujours un épuisement extrême et une foule de lésions graves, telles que l'apoplexie, la paralysie, les hémorrhagies actives, des congestions organiques suivies de phlegmasies, le bouleversement des fonctions digestives, des vomissements causés par les convulsions du diaphragme, l'hydrophobie et même la mort instantanée. Chez la femme, les règles se suppriment ou coulent avec une abondance inquiétante; l'avortement, si elle était en état de grossesse, ou tout autre accident causé mécaniquement par les convulsions musculaires, en sont les suites fréquentes. Les sécrétions se suppriment, ou leurs produits acquièrent des qualités nuisibles. On attribue à la morsure des animaux furieux une propriété particulière capable d'entraîner de graves accidents. Ainsi le lait des nourrices devient malfaisant. Ponteau rapporte qu'un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un accès de colère, fut atteint d'hydrophobie et en mourut. On attribue ordinairement à la colère les ictères que ne provoque point une lésion hépatique. Fabrice de Hilden cite plusieurs cas de maladies qu'un accès de colère a rendues mortelles. Que d'avortements n'a-t-elle pas causés! Van-Swieten raconte qu'une femme enceinte éprouva, à la suite d'un accès de colère, une perte utérine qui devint funeste à elle et à son enfant. Chez une autre, la même cause fit reparaître les règles pendant tout le temps de la grossesse. On lit, dans les prix de l'Académie de chirurgie, qu'un individu sujet aux rétentions d'urine éprouva, à la suite d'un accès de colère, un tel redoublement de sa maladie, qu'il poussait les hauts cris, et qu'on ne put apaiser ses souffrances qu'en lui pratiquant plusieurs saignées.

Le désespoir est le dernier degré de plusieurs passions; j'aurai occasion de m'en occuper en étudiant ces autres affections; ce qu'il importe de noter ici, c'est que tantôt il se présente avec les signes des passions convulsives, tantôt il agit à la manière des passions oppressives, et entraîne les mêmes lésions que ces passions. Une mort lente en est la suite fréquente, quand le suicide ne la prévient pas.

La haine, comme la colère, n'est que le soulèvement des facultés contre ce qui blesse nos divers instincts, seulement ici ce soulève-

ment est moins violent; il est prévu et même raisonné. Cette passion odieuse tend au renversement et à la destruction de la société. Je n'ai pas besoin de multiplier les preuves à l'appui de cette vérité. Il suffit d'ouvrir l'histoire pour voir de combien de calamités elle a accablé l'humanité. Est-il un coin si reculé de notre globe qui n'ait été engraissé du sang qu'elle a fait couler! L'homme haineux et vindicatif est poursuivi par une idée qui ne le quitte jamais, c'est celle de la vengeance; elle l'obsède, le tourmente, le suit partout, et l'étreint comme le serpent fait sa proie : le malheureux se consume en projets, ses organes s'altèrent, son front se ride, ses traits se tirent, l'insomnie, la maigreur, la consomption et la fièvre lente amènent une mort certaine. Ses effets ordinaires sont l'ictère, les convulsions, le scorbut, l'hypocondrie, la mélancolie, l'hystérie, la chlorose chez les femmes; toutes les affections actives du cœur, l'hypertrophie, les palpitations, les anévrysmes, toutes les lésions des voies digestives et respiratoires. Saucette rapporte qu'il fut appelé auprès d'une femme en couche, dont le travail durait depuis deux jours : l'enfant se présentait bien, l'accouchement était naturel; seulement il marchait avec une lenteur inquiétante. La malade lui ayant dit confidentiellement que la présence d'une voisine qui ne quittait pas le chevet de son lit, la gênait au delà de toute expression; il s'empressa de congédier cette femme, et aussitôt les douleurs reparurent, et l'accouchement se termina en peu d'instants, et par les seules forces de la nature. Rondelet raconte qu'une femme, forcée de prendre un mari qu'elle détestait, fut atteinte de catalepsie, chaque fois qu'elle se trouva en face de lui, et que ces accès ne cessèrent qu'après leur séparation. J'ai lu quelque part qu'un jeune homme, ayant épousé une jeune personne par condescendance pour son père, fut saisi de convulsions lorsqu'il fallut vaquer aux devoirs conjugaux, et mourut au milieu des symptômes de l'épilepsie.

La jalousie est la crainte de perdre un bien que l'on possède; l'envie s'entend de la peine et du regret qu'inspire la prospérité d'autrui : ces deux passions présentent de fréquentes analogies. La première tient de la haine et du chagrin; la seconde de la haine et du désir. Toutes les deux, et surtout l'envie, dépendent d'une application vicieuse des

instincts de propriété. Les phénomènes qu'elles produisent et les désordres qu'elles causent, sont ceux des passions auxquelles elles se rattachent. L'histoire nous a transmis que la mère de Charles V perdit la raison, en voyant Philippe, son mari, donner des signes non équivoques d'amour à une dame de sa cour. Chez les musulmans, on voit souvent les femmes atteintes de crachement de sang, et périr misérablement de chagrin et de consomption à la suite d'un accès de jalousie. Zimmermann attribue à la même cause presque toutes les folies qu'il a observées chez les femmes, pendant son séjour en France.

Dans un second groupe, je range les passions que je nomme oppressives. Sous ce titre je comprends celles qui ont pour résultat immédiat de débiliter les organes et de frapper de langueur et d'inertie toutes leurs fonctions. Ici, comme dans le cas précédent, je crois pouvoir affirmer que leur premier effet porte directement sur le système nerveux, et que c'est de lui que proviennent tous les désordres que je vais énumérer; mais cet effet est bien différent de celui que j'ai signalé à l'occasion des passions convulsives. Ici encore elles diffèrent suivant la nature et le mode d'action de la cause qui les provoque: si cette cause est subite et imprévue, si elle surprend l'esprit sans aucune préparation, la secousse qui en résulte est très-violente, mais de courte durée, et voilà ce qui se passe alors : l'esprit, saisi à l'improviste par l'idée d'un danger imminent et prêt à nous frapper, agit tumultueusement; ses efforts sont désordonnés, parce qu'il n'a pas eu le temps de la réflexion; à ce désordre intellectuel se joint une stupeur de l'organe encéphalique, qui ne peut plus envoyer aux autres organes de l'économie les fluides vitaux qu'ils réclament pour agir, ou du moins ne les envoie ni en assez grande quantité, ni avec assez de régularité. Il perd son empire sur l'organisme, et ne peut plus maintenir entre les appareils l'équilibre si nécessaire à l'entretien de la vie. Aussi tous les sens sont-ils troublés ou pervertis; les sensations rapportées par les organes de l'ouïe, de la vue et du toucher, sont trompeuses et mensongères; la sensibilité et la locomotilité sont anéanties; il faut croire que les par-

ties du cerveau, chargées de présider aux fonctions vitales, ne sont pas à l'abri des mêmes atteintes, car le cœur cesse de battre ou ne bat plus que tumultueusement, le pouls s'arrête, devient filiforme et presque insensible, le corps chancelle, les muscles sont frappés de stupeur et ne peuvent plus agir; il en résulte des syncopes, les poils se hérissent et même blanchissent en fort peu de temps; les bulbes deviennent saillants; le refoulement du sang vers le centre circulatoire fait éprouver à la région précordiale un sentiment de gêne et de constriction qui suffoque; la respiration est pénible. La volonté ayant perdu tout son empire, il arrive souvent que les sphincters se relâchent, et livrent passage aux matières excrémentitielles qu'ils retiennent; il peut arriver que l'ébranlement du système nerveux soit assez violent pour détruire le principe de la vie. D'autres fois il en résulte des maladies nerveuses dont la nature est encore peu connue, telles que la catalepsie, l'épilepsie; le cœur et les gros vaisseaux, distendus outre mesure par le sang qu'ils ne peuvent plus chasser dans l'arbre circulatoire, se prêtent aux dilatations et aux anévrismes passifs. Diverses parties peuvent être frappées d'atonie, et conserver plus ou moins longtemps cet état; les sécrétions se suppriment; on cite des cas où il s'est manifesté des hémorrhagies que l'on n'a pu arrêter; chez les femmes, les règles se suppriment ou coulent avec abondance; enfin, l'avortement en est une suite fréquente lorsqu'elles sont enceintes. Dans le cas où la cause est moins subite et moins violente, l'effet est moins prompt mais non moins redoutable, car son action peut avoir une durée indéterminée : les facultés intellectuelles ne sont point anéanties, les parties du cerveau qui président à la sensibilité, loin d'être amoindries, veillent plus que jamais à la conservation de l'individu; et cette concentration des facultés, tendant à éviter un danger qui nous menace, suffit, je pense, pour expliquer la facilité avec laquelle se développent les accidents que j'ai signalés. En effet, tandis que toutes les forces morales sont dirigées vers cette idée fixe, le système nerveux néglige le reste de l'économie, l'atonie s'en empare, et la met dans les conditions les plus favorables au développement des

maladies lentes et chroniques, qui enlèvent ordinairement le sujet dans ces circonstances. Du reste, les autres phénomènes sont, à l'intensité près, ceux que j'ai signalés pour le cas précédent, telles que les lésions des appareils circulatoires, digestifs, respiratoires, etc.

La crainte s'entend d'une impulsion donnée à l'esprit, par les instincts que j'ai signalés, à l'occasion d'un danger qui nous menace. Ce sentiment est susceptible de plusieurs degrés d'intensité. Dans les cas où l'âme est surprise tout à coup et sans y avoir été préparée, par une idée qui soulève énergiquement ses facultés, on la nomme *frayeur*, *terreur*, *horreur* : alors le cerveau, frappé de stupeur, suspend l'exercice de ses fonctions; la peau se couvre d'une sueur froide; devient livide et même se colore aussitôt en jaune, les syncopes, la paralysie, l'épilepsie, les convulsions, les palpitations, les dilatations et les anévrismes, l'aphonie, le délire, les excrétions involontaires, l'ictère, l'hydrophobie, la dysménorrhée ou l'aménorrhée, et les avortements, sont les principaux désordres qu'elle cause. Il n'est personne qui puisse se piquer d'être inaccessible aux atteintes de la frayeur. Corvisart cite l'observation d'un homme chez qui une vive frayeur occasionna tout à coup de la dyspnée, une toux sèche, des palpitations, qui allèrent toujours en augmentant d'intensité et de fréquence : le sujet succomba à ces symptômes au bout de sept mois. Stahll rapporte qu'une jeune religieuse menacée par des soldats, fut tellement effrayée, qu'elle perdit tout son sang par toutes les ouvertures du corps, et mourut d'épuisement. Pinel cite un cas d'hydrophobie causé par la frayeur. L'empereur Théophile, saisi de terreur et de dépit de voir ses armées vaincues prendre la fuite, resta immobile comme une statue sur le champ de bataille, et serait infailliblement tombé entre les mains de ses ennemis, si un soldat ne l'eût fait sortir de cet état, en le menaçant de lui passer son épée au travers du corps. Baudeloque dit que plusieurs femmes avortèrent à la suite de vives frayeurs, dont personne n'était à l'abri pendant le règne de la terreur. Je connais un jeune garçon qui, encore en bas âge, ayant été enfermé avec des animaux qu'il redoutait, fut atteint d'un accès d'épilepsie, qui, depuis cette époque, se

renouvelle très-fréquemment. Morgagni cite un fait semblable. Dans la crainte, alors que le danger est prévu, les accidents sont toujours les mêmes; seulement, au lieu de se développer instantanément, ils mettent plus ou moins de temps à acquérir toute leur gravité.

Chez les poltrons, l'imagination est toujours tourmentée, et il semble que cet état les rende plus aptes à contracter les maladies qu'ils redoutent. J'ai déjà fait sentir précédemment l'influence qu'exerce la crainte dans les maladies épidémiques, et combien elle en favorise l'invasion. On lit dans l'*Encyclopédie méthodique*, article MORT SUBITE, qu'une dame qui redoutait beaucoup la saignée, tomba morte sans avoir perdu une goutte de sang, au moment où son médecin ouvrait la veine. Au rapport de Bonnefoy, un enfant convalescent d'une variole mourut de convulsions qui le saisirent à la vue de la lancette dont s'armait le chirurgien pour lui ouvrir un abcès au talon. Une femme enceinte vit supplicier un criminel condamné à être roué, et son enfant vint au monde avec tous les membres rompus. Marie Stuart fut tellement effrayée de voir assassiner son amant dans sa chambre, que son fils Jacques II, dont elle était enceinte, ne put jamais supporter la vue d'une épée nue.

La tristesse et le chagrin sont causés par un malheur qui nous menace ou qui nous a frappés. L'âme semble alors abandonner les soins du corps pour ne plus s'occuper que de l'objet qui l'agite : cependant les organes languissent, perdent leur énergie; les cheveux blanchissent, l'appétit se perd, les digestions se dérangent, la maigreur devient extrême, les facultés intellectuelles s'altèrent; c'est alors qu'arrive le désespoir, et une mort lente, si le malade ne porte pas atteinte à ses jours. Il est un genre de tristesse fort remarquable, occasionné par le regret d'avoir quitté son pays et les objets qui nous y sont chers, c'est la nostalgie ou mal du pays. Il existe en nous un instinct puissant qui nous attache aux lieux qui nous ont vus naître, et qui ont été les témoins des jeux de notre enfance. Lorsqu'un homme, doué à un haut degré de cet instinct, est obligé de vivre loin de cette terre chérie, loin de sa famille et des autres objets de ses affections, une tristesse

mortelle s'empare de lui, et lui rend l'existence lourde et pénible; il fuit le monde, parce que ce monde n'est pas celui qu'il aime; il cherche la solitude pour y soupirer en secret et y verser des larmes bien amères, mais qui semblent le soulager. Toute la thérapeutique ne peut rien contre le mal qui le saisit et s'attache à ses pas. Les voies digestives s'affectent, la maladie prend bientôt un caractère typhoïde, et l'enlève en peu de jours. Parlez-lui de sa patrie, donnez-lui l'espoir de la revoir bientôt, et alors il va renaître à la vie et s'épanouir à l'espérance; et si ses organes n'avaient point encore ressenti d'atteintes mortelles, il sera rappelé à la santé. Rousseau observe que les Suisses et les Écossais, qui venaient autrefois servir de gardes à nos rois, étaient tellement attachés à leurs rochers, qu'il était défendu de jouer devant eux certains airs nationaux, qui, en réveillant en eux des souvenirs trop chers, les portaient à déserter par troupes pour aller les entendre répéter aux échos de leurs montagnes. Ils mouraient presque tous nostalgiques.

Dans un troisième groupe, j'ai classé toutes les passions que je nomme *gaies* ou *expansives*. Elles ont toutes pour effet de favoriser l'action des organes, en leur donnant un léger excès de vigueur très-salutaire, tant qu'il ne s'écarte pas des bornes d'une saine modération. Que l'on ne croie pas cependant qu'il en soit toujours ainsi; lorsqu'elles sont trop subites, trop impétueuses, ou qu'elles sont contrariées dans leur marche, trompées dans leur attente, alors elles donnent lieu à tous les phénomènes les plus meurtriers de celles que j'ai étudiées dans les deux groupes précédents : ainsi l'amour dégénère souvent en frénésie; une joie trop subite tue aussi promptement qu'aucune de celles qui ont été précédemment étudiées. Je vais d'abord suivre ces passions dans leurs effets, nuisibles à la vie et à la santé.

L'amour, ce penchant qui porte les sexes à se rapprocher pour perpétuer l'espèce, et qui, dans ce but, a été environné des jouissances les plus vives, l'amour lui-même, trompé dans son attente, contrarié dans ses désirs, engendre toutes les passions les plus funestes, et traîne à sa suite les accidents les plus redoutables, et pour la société et pour

la santé du sujet qui s'y abandonne avec trop peu de retenue. Il n'est pas un des phénomènes précédemment attribués aux passions tristes que n'occasionne souvent l'amour malheureux. Zimmermann observe que, de toutes les jeunes filles atteintes de folie qu'il a vues dans les hôpitaux de Paris, il n'en était pas une qui ne dût cet accident à l'amour. C'est l'amour qui fit perdre la raison au poëte le Tasse, et qui causa la mort de Lucien. Tulpius rapporte qu'un jeune homme devint tout à coup cataleptique en apprenant le refus qu'on lui faisait de la main d'une jeune personne qu'il aimait depuis longtemps avec violence, et qu'on ne put le faire sortir de cet état qu'en lui criant fort haut qu'on lui accorderait son amante s'il revenait à lui. Les exemples d'amants passionnés, qui traînent une existence misérable et languissante, que le chagrin épuise, et conduit même au tombeau après les avoir fait passer par tous les états de consomption et d'épuisement, sont trop fréquents et trop connus pour que je ne me croie autorisé à ne pas en multiplier ici les citations. Il est une autre espèce d'amour, celui des honneurs et de la puissance; mais comme celui-ci est ordinairement plus nuisible à la société qu'à la santé de celui qui le conçoit, je crois pouvoir me dispenser d'en faire ici l'histoire et d'en retracer les effets.

L'amitié, ce doux lien qui unit les hommes entre eux et les porte à se rapprocher pour partager leurs peines et leurs plaisirs, est rarement funeste. La tendresse paternelle et l'amour filial sont un sentiment qui attache les pères et mères à leurs enfants, et ceux-ci aux auteurs de leurs jours. Ces sentiments, si doux, si naturels et si pleins de charmes, présentent la plus grande analogie de nature et d'effets avec l'amitié. Comme elle, dans certains cas assez rares cependant, elle peut occasionner des secousses assez violentes pour déterminer la mort. Ainsi on lit dans l'histoire que des femmes romaines, ayant cru leurs enfants morts dans je ne sais quelle bataille, expirèrent de joie en les revoyant sains et saufs. Mais toujours ces sentiments font naître d'autres passions, et ce sont ordinairement ces dernières qui causent des accidents.

La joie, dans certaines circonstances, a été funeste par sa violence et sa spontanéité, ainsi que le prouve l'exemple que je viens de citer. Sous le règne de Louis XIV, Fouquet, intendant des finances, retenu depuis longtemps en prison, expira de joie lorsqu'on lui annonça qu'il allait recouvrer sa liberté. Léon X mourut subitement de plaisir en apprenant un désastre arrivé aux Français. Denys le tyran succomba à l'excès de la joie d'avoir obtenu le prix de poésie à Athènes. Les cas de ce genre ne sont pas rares. On sent, d'après ce qui précède, toute la justesse de ce précepte que le poëte Horace ne cessait de répéter sous mille formes diverses à ses amis :

Æquam memento, rebus in arduis,
Servare mentem, non secus in bonis,
Ab insolenti temperatam
Lætitià, moriture Delli;

Seu mœstus omni tempore vixeris;
Seu te, in remoto gramine, per dies
Fœstos, reclinatum beâris,
Interiore notâ Falerni.

On peut dire cependant que ces dernières passions sont le plus ordinairement salutaires : aussi m'étendrai-je plus longuement sur elles dans la dernière partie de mon travail, et ferai-je voir combien elles peuvent procurer de bons effets lorsqu'on sait les manier avec prudence, réserve et modération.

Il ne me reste plus, pour remplir la tâche que je me suis imposée, qu'à étudier le parti que peut tirer le médecin de l'influence du moral sur le physique comme moyen thérapeutique. Personne, je pense, ne mettra en doute que, puisque certains états du moral peuvent modifier assez puissamment l'économie pour déterminer des maladies, ils ne puissent, dans certaines circonstances, rétablir la santé dérangée, et cela plus souvent qu'on ne le croit généralement. Pour moi, je suis persuadé que l'on néglige beaucoup trop la médecine morale; et si cette proposition venait à être contestée, je pourrais l'appuyer sur

l'autorité d'une foule de praticiens recommandables. « Médecins du corps et de l'âme, dit Virey, si vous voulez faire des miracles, dominez l'imagination. » M. Alibert, dans son *Traité de thérapeutique*, conseille au praticien de se livrer à l'étude des affections morales, afin d'en tirer parti dans le traitement des maladies. « Sans cela, ajoute-t-il, la médecine ne serait qu'une science sèche, aride et insuffisante. »

Telle a été l'opinion des anciens médecins qui, dans l'antiquité, prenaient le nom de philosophes, telle est aussi celle des modernes qui ont traité cette matière; mais, en général, on peut dire qu'elle est très-négligée, et que fort peu d'écrivains l'ont abordée. Cependant Cabanis a dit : « Malheur au médecin qui n'a pas appris à lire dans le cœur de l'homme, aussi bien qu'à reconnaître l'état fébrile; qui, saignant un corps malade, ne sait pas distinguer dans les traits, dans les regards, dans les paroles, les signes d'un cœur blessé. » Horace, qui cependant n'était pas médecin, mais bon observateur, avait bien senti cette vérité, qu'il exprime en deux vers fort éloquents:

> Sunt verba et voces quibus hunc lenire dolorem
> Possis, et magnam morbi depellere partem.

Je crois donc fermement à l'efficacité de cette médication dans une foule de circonstances; seulement je reconnais que la difficulté est grande de discerner les cas où il convient d'y recourir, de choisir les moyens les plus convenables et d'en user à propos. Cette difficulté mérite donc toute l'attention du praticien, et exige en lui de grandes connaissanees psycologiques et morales. Il y a fort peu de règles générales à tracer dans cette pratique : c'est au médecin à savoir se conduire.

On peut cependant poser en thèse générale que les passions expansives ne seront jamais nuisibles et presque toujours salutaires, lorsqu'on sera sûr qu'elles ne s'écarteront pas des bornes d'une sage modération. Que cette jeune fille pâle, languissante, étiolée, que consume une chlorose rebelle à tous les moyens que l'art met en usage pour la guérir, soit unie à l'époux de son choix; si celui-ci sait lui rendre cette union

pleine de charmes, et qu'un fruit de leur union vienne en resserrer les liens, bientôt vous verrez la fraîcheur et le sourire revenir prendre leur siége sur ce teint d'où les avait chassés la maladie.

Heureux le malade que sa position met à l'abri des noirs soucis et des chagrins dévorants! Mille fois plus heureux encore celui qui voit son lit de douleur entouré d'amis qui viennent en chasser les sombres ennuis, et alléger ses douleurs en les partageant avec lui! Les doux épanchements du cœur sont propres à faire renaître l'espérance et le bonheur, et à dissiper la tristesse.

Saucerotte cite l'observation d'un militaire qui, à la suite d'un coup d'épée dans la poitrine, était sur le point de succomber à l'hémorrhagie abondante et rebelle qui se manifesta par la plaie, et à la persistance de l'hémoptisie. Depuis son entrée à l'hôpital il ne cessait de témoigner le désir de revoir son amante: celle-ci céda enfin à ses instances; et elle n'eut pas plus tôt passé quelques instants avec lui que l'hémorrhagie s'arrêta, la plaie se ferma, et le malade guérit très-promptement. Antoine Petit raconte qu'à la suite de l'opération de la taille il se manifesta chez un de ses opérés une hémorrhagie fort abondante par la plaie : comme aucun des moyens hémostatiques employés n'avait pu l'arrêter, « C'en est fait de moi, dit le malade, je perds tout mon sang. Vous en perdez si peu, reprit le chirurgien avec sang-froid, que vous serez saigné dans deux heures. » Et certes, ce n'était pas son intention, car il partageait les inquiétudes de l'opéré. Tel fut l'effet de ces paroles, qu'en donnant le change à ses idées, elles rappelèrent le courage qui s'évanouissait avec la vie; l'hémorrhagie s'arrêta et la guérison ne se fit point attendre longtemps. Il n'est pas rare de voir un médicament fort innocent produire sur l'économie certains effets très-énergiques, dont on ne peut se rendre compte qu'en leur attribuant pour cause l'influence exercée sur l'imagination par l'assurance et la conviction qu'ont inspirées les prédictions du médecin. Ainsi, un praticien pressé par une femme malade de lui prescrire un purgatif dont l'action eût pu lui être fort nuisible, feignit de condescendre à ses désirs : il fit préparer des

boulettes de pain et les administra comme purgatif énergique ; elles les prit avec cette conviction, et elles opérèrent. Il arrive assez souvent que des émotions ordinairement nuisibles, appliquées à propos, ont été couronnées de succès très-beaux. Boerhaave parvint à arrêter les attaques de convulsions épileptiques qui se propageaient par imitation parmi les jeunes femmes d'un hôpital de Harlem, en menaçant celles qui en seraient atteintes de nouveau, de leur appliquer à nu, sur le corps, un fer qu'il fit rougir à dessein en leur présence. Pinel raconte qu'un homme décidé à se suicider, fit le voyage de Londres, et sentit dans cette ville augmenter encore son ennui de la vie. Il quitta un soir son logement, bien décidé à exécuter son projet. A l'instant où il se disposait à se précipiter dans la Tamise, il fut assailli par des voleurs qui se proposaient de le dépouiller. Sa frayeur le porta à prendre la fuite; il eut le bonheur de leur échapper, et fut à jamais guéri de sa monomanie. Une des femmes d'Aaroun-al-Raschild fut guérie d'une paralysie du bras par l'effort qu'elle fit pour arrêter la main indiscrète du médecin qui, dans le but d'alarmer sa pudeur, fit le mouvement de soulever ses robes. Les accoucheurs recommandent de ne fixer les yeux que le moins possible sur les femmes en couches, dans la crainte que leur pudeur blessée ne nuise au travail de la nature. Un paralytique, retenu au lit depuis longtemps, fut tellement effrayé de voir le feu à sa maison, qu'il sauta de son lit, et courut chez ses voisins pour se dérober aux flammes qui menaçaient de le dévorer. Le fils de Crésus, muet d'origine, voyant un soldat ennemi prêt à frapper son père, fit un tel effort pour le sauver, qu'il recouvra la parole, et s'écria : « Soldat, épargne Crésus. » Les filles de Milet, au rapport de Plutarque, furent prises de l'étrange manie de se donner la mort ; rien ne pouvait faire cesser le mal qui croissait incessamment ; aucune prière, aucune considération ne pouvaient les retenir; elles trompaient toute surveillance et parvenaient toujours à trouver le moment d'exécuter leur projet insensé. Le conseil, composé d'hommes d'une profonde sagesse, rendit un édit par lequel il vouait à la honte et à l'infamie celles qui se donneraient encore la mort, et les condamnait à être traînées nues

par les rues de la ville et à rester exposées dans cet état aux yeux de la foule. La crainte d'un châtiment si infamant arrêta ces malheureuses, bien qu'elles ne dussent le subir qu'après leur mort. Un précepte, très-important dans le traitement des maladies imaginaires, est de détourner l'attention du maniaque de l'idée fixe qui le poursuit. Pour cela le médecin se gardera bien de la combattre par le raisonnement: il ne ferait que redoubler son entêtement; il feindra de partager ses opinions, lui prescrira des remèdes fort innocents, mais dont il vantera beaucoup les effets; il enverra le malade aux eaux, lui conseillera l'usage des bains de mer ou autres, si sa position le permet. Ces moyens sont en général très-efficaces, par le soin que l'on prend, dans les établissements de ce genre, à distraire et égayer l'esprit par toutes sortes d'amusements, de distractions et de plaisirs. En même temps les organes recouvrent le ton et l'énergie que les veilles prolongées, les plaisirs bruyants et l'air corrompu des grandes villes leur avaient enlevés. Les chirurgiens savent tirer parti de ce précepte pour favoriser leurs opérations. On sait combien il leur importe de détourner l'attention du malade pour venir à bout de réduire certaines luxations, lorsque la crainte de la douleur les porte à contracter les muscles avec une telle force, que ce serait en vain que l'on essayerait de les vaincre par nos plus grandes puissances d'extension et de contre-extension. On parlera longtemps de ce trait de présence d'esprit d'un célèbre chirurgien qui, appelé pour réduire une luxation coxo-fémorale, chez un sujet vigoureux, reconnut bientôt l'impuissance des moyens ordinaires, et chercha à remédier à leur insuffisance en provoquant la colère du malade, et en faisant opérer les tractions par les aides, au moment où il exhalait sa bile contre lui. Son stratagème réussit merveilleusement, et le malade guérit promptement. On a vu quelquefois certaines affections graves enlevées par un accès de colère. Ainsi un paralytique, insulté par ses enfants, entra dans une fureur terrible, et fut guéri. Mais, en général, des moyens aussi violents sont trop difficiles à manier pour que le praticien puisse y recourir, sans s'écarter des règles de la prudence.

Il faut donc à celui qui veut faire la médecine morale une grande réserve et beaucoup de connaissances physiologiques. Il serait à désirer pour lui et pour les malades confiés à ses soins, que les familles l'initiassent à une foule de secrets d'intérieur, afin de le mettre à même par là de pénétrer les causes et la nature d'une foule d'infirmités ou de tracasseries qui réclament souvent plutôt des secours moraux que des moyens pharmaceutiques. Je ne puis résister au désir de citer le fait suivant; il fait honneur à la médecine et surtout à son auteur. Bouvard était le médecin d'un négociant de ses amis, dont les affaires étaient dans le plus mauvais état. Les inquiétudes qu'en conçut l'honnête commerçant furent si vives, qu'il en tomba dangereusement malade: Bouvard fut appelé, et ne tarda pas à discerner la véritable cause du danger qui menaçait les jours de son malheureux ami. Touché de son sort, il lui laissa, par ordonnance, un billet de 30,000 fr. à toucher chez son notaire. Ce généreux ami eut la consolation de voir son malade lui devoir l'honneur et la santé. Que tout praticien suive l'exemple de ce vertueux modèle, qu'il prodigue ses soins salutaires à tous les malades, sans avoir égard aux fortunes ni aux conditions. Le malheureux couché sur la paille tient autant à l'existence et à la santé, que celui qui nage dans l'opulence, et son existence est souvent aussi chère et aussi utile à la société. C'est en agissant de la sorte qu'il justifiera cet éloge de Cabanis : « Que si la santé est le premier de tous les biens, la médecine est le premier de tous les arts. »

PROPOSITIONS.

I.

In omni morbo mente valere et bene se habere ad omnia quæ offeruntur bonum est; contrarium verò malum. (*Hipp.* SECT. II, aph. 33.)

II.

Il résulte d'expériences nombreuses, tentées par M. Broussais au Val-de-Grâce, que l'emploi de la digitale est très-propre à seconder les effets des émissions sanguines et des autres moyens antiphlogistiques, dans le traitement de la plupart des phlegmasies aiguës. On peut, dans ces circonstances, administrer ce médicament soit à l'intérieur, en pilules ou en teinture, soit à l'extérieur, en frictions ou par la méthode endermique.

III.

On voit si fréquemment l'endocardite et la péricardite compliquer le rhumatisme aigu, qu'elles ne peuvent être regardées comme une simple métastase.

IV.

Il est peu de moyens thérapeutiques plus efficaces pour prévenir le développement de l'inflammation, à la suite de violences extérieures, que les affusions réfrigérantes. Mais, pour qu'elles ne manquent pas cet effet, il faut y recourir de bonne heure et les prolonger fort longtemps.

V.

J'ai vu employer avec les plus grands succès les écoulements de

sang continus, pour faire avorter ou hâter la résolution des inflammations d'organes importants. M. Gama fait appliquer, dans les cas d'encéphalite, une dizaine de sangsues sur le front, et les renouvelle à mesure qu'elles tombent, pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, jusqu'à ce que les symptômes diminuent d'intensité.

VI.

La méthode généralement employée aujourd'hui dans le traitement de l'hydrocèle de la tunique vaginale, consiste à évacuer le liquide épanché, et à le remplacer par une injection irritante. J'ignore si le vin chaud est capable de détruire les masses hydatiques qui s'y rencontrent fréquemment; je l'ai vu échouer dans quelques cas, et dans d'autres, déterminer des accidents par son infiltration dans le tissu cellulaire. Je crois que la méthode par incision est plus sûre, aussi prompte et sujette à moins d'accidents, parce qu'elle n'expose point à léser le testicule, parce qu'elle permet de juger de l'état où se trouve la tunique vaginale et le testicule, parce qu'elle permet une guérison aussi prompte, parce que l'on peut prévenir la récidive, en ayant soin de faire en sorte que la plaie ne se cicatrise que de dedans en dehors, enfin, parce que l'on n'est point exposé à injecter un fluide très-irritant dans le tissu cellulaire du scrotum, et à y déterminer une inflammation très-grave, capable même de produire la gangrène de cette partie.

VII.

La position et le taxis employés avec habileté, mais surtout avec persévérance, et secondés par des bains tièdes, ont suffi, dans une foule de cas, pour réduire des hernies étranglées et qu'on était sur le point d'opérer.

VIII.

J'ai vu guérir presque toutes les affections syphilitiques, soit pri-

mitives, soit consécutives, par le traitement antiphlogistique sans mercure, généralement employé au Val-de-Grâce. Mais il faut avouer que, quoique ce moyen m'ait paru aussi certain et aussi prompt que la médication par les préparations mercurielles, je ne le crois admissible que dans les hôpitaux, où les malades ne peuvent s'écarter que très-difficilement du régime qui leur est prescrit; jamais on ne pourra l'adopter dans la pratique civile : aussi est-ce à l'union de ces deux méthodes, généralement approuvées aujourd'hui, que l'on doit accorder la préférence.